

M O R A L I T É .

L E S diamans & les pistoles
 Peuvent beaucoup sur les esprits ;
 Cependant les douces paroles
 Ont encor plus de force , & sent d'un plus grand prix .

A U T R E M O R A L I T É .

L'HONNETÉTÉ coûte des soins ,
 Et veut un peu de complaisance ;
 Mais tôt ou tard elle a sa récompense ,
 Et souvent dans le temps qu'on y pense le moins.

L A B A R B E B L E U E ,

C O N T E .

I L étoit une fois un homme qui avoit de belles maisons à la ville & à la campagne , de la vaisselle d'or & d'argent , des meubles en broderie , & des carrosses tout dorés ; mais par malheur cet homme avoit la barbe bleue ; cela le rendoit si laid & si terrible , qu'il n'étoit ni femme , ni fille qui ne s'enfût de devant lui . Une de ses voisines , dame de

qualité ; avoit deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en mariage , en lui laissant le choix de celle qu'elle voudroit lui donner. Elles n'en vouloient point toutes deux , & se le renvoyèrent l'une à l'autre , ne pouvant se résoudre à prendre un homme qui eût la barbe bleue. Ce qui les dégoûtoit encore , c'est qu'il avoit déjà épousé plusieurs femmes , & qu'on ne favoit ce que ces femmes étoient devenues. La Barbe bleue , pour faire connoissance , les mena avec leur mère , & trois ou quatre de leurs meilleures amies & quelques jeunes gens du voisinage , à une de ses maisons de campagne , où on demeura huit jours entiers. Ce n'étoit que promenades , que parties de chasse & de pêche , que danses & festins , que colations : on ne dormoit point , & on passoit toute la nuit à se faire des malices les uns les autres ; enfin tout alla si bien , que la cadette commença à trouver que le maître du logis n'avoit plus la barbe si bleue , & que c'étoit un fort honnête homme. Dès qu'on fut de retour à la ville , le mariage se conclut. Au bout d'un mois , la Barbe bleue dit à sa femme , qu'il étoit obligé de faire un voyage en province , de six semaines au moins , pour une affaire de conséquence , qu'il la prioit de se bien divertir

pendant son absence, qu'elle fît venir ses bonnes amies, qu'elle les menât à la campagne si elle vouloit ; que par-tout elle fît bonne chère. Voilà, lui dit-il, les clefs de deux grands garde-meubles ; voilà celles de la vaisselle d'or & d'argent qui ne sert pas tous les jours ; voilà celles de mes coffres-forts, où est mon or & mon argent ; celles des cassettes où sont mes pierreries ; & voilà le passe-partout de tous les appartemens. Pour cette petite clef-ci, c'est la clef du cabinet au bout de la grande galerie de l'appartement bas : ouvrez tout, allez par-tout ; mais pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer, & je vous le défends de telle sorte, que s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. Elle promit d'observer exactement tout ce qui venoit de lui être ordonné ; & lui, après l'avoir embrassée, il monte dans son carrosse & part pour son voyage. Les voisines & les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât querir pour aller chez la jeune mariée, tant elles avoient d'impatience de voir toutes les richesses de sa maison, n'ayant osé y venir pendant que le mari y étoit, à cause de sa barbe bleue qui leur faisoit peur. Les voilà aussitôt à par-

courir les chambres, les cabinets, les garde-
robes, toutes plus belles & plus riches les
unes que les autres. Elles montèrent ensuite
aux garde-meubles, où elles ne pouvoient
assez admirer le nombre & la beauté des
tapisseries, des lits, des sofas, des cabinets,
des guéridons, des tables & des miroirs,
où l'on se voyoit depuis les pieds jusqu'à
la tête, & dont les bordures, les unes de
glace, les autres d'argent & de vermeil doré,
étoient les plus belles & les plus magnifi-
ques qu'on eût jamais vues. Elles ne cessoient
d'exagérer & d'envier le bonheur de leur
amie, qui cependant ne se divertissoit point
à voir toutes ces richesses, à cause de l'im-
patience qu'elle avoit d'aller ouvrir le cabi-
net de l'appartement bas. Elle fut si pressée
de sa curiosité, que, sans considérer qu'il
étoit malhonnête de quitter sa compagnie,
elle descendit par un escalier dérobé, & avec
tant de précipitation, qu'elle pensa se rom-
pre le cou deux ou trois fois. Etant arrivée
à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quel-
que temps, songeant à la défense que son mari
lui avoit faite, & considérant qu'il pourroit
lui arriver malheur d'avoir été désobéissante ;
mais la tentation étoit si forte, qu'elle ne
put la surmonter : elle prit donc la petite

clef, & ouvrit en tremblant la porte du cabinet. D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étoient fermées; après quelques momens, elle commença à voir que le plancher étoit tout couvert de fang caillé, dans lequel se miroient les corps de plusieurs femmes mortes & attachées le long des murs: c'étoient toutes les femmes que la Barbe bleue avoit épousées, & qu'il avoit égorgées l'une après l'autre. Elle pensa mourir de peur, & la clef du cabinet, qu'elle venoit de retirer de la ferrure, lui tomba de la main. Après avoir un peu repris ses sens, elle ramassa la clef, referma la porte, & monta à sa chambre pour se remettre un peu; mais elle n'en pouvoit venir à bout, tant elle étoit émue. Ayant remarqué que la clef du cabinet étoit tachée de fang, elle l'essuya deux ou trois fois; mais le fang ne s'en alloit point: elle eut beau la laver, & même la froter avec du sable & avec du grès, il y demeura toujours du fang; car la clef étoit fée, & il n'y avoit pas moyen de la nettoyer tout-à-fait: quand on ôtoit le fang d'un côté, il revenoit de l'autre. La Barbe bleue revint de son voyage dès le soir même, & dit qu'il avoit reçu des lettres dans le chemin, qui lui avoient appris que l'affaire pour laquelle

il étoit parti, venoit d'être terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle étoit ravie de son prompt retour. Le lendemain il lui redemanda les clefs, & elle les lui donna, mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'étoit passé. D'où vient, lui dit-il, que la clef du cabinet n'est point avec les autres ? Il faut, dit-elle, que je l'aie laissée là-haut sur ma table. Ne manquez pas, dit la Barbe bleue, de me la donner tantôt. Après plusieurs remises, il fallut apporter la clef. La Barbe bleue l'ayant considérée, dit à sa femme : Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef ? Je n'en fais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort. Vous n'en savez rien, reprit la Barbe bleue ? je le fais bien, moi. Vous avez voulu entrer dans le cabinet. Hé bien, madame, vous y entrerez, & irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez vues. Elle se jeta aux pieds de son mari, en pleurant & en lui demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir de n'avoir pas été obéissante. Elle auroit attendri un rocher, belle & affligée comme elle étoit ; mais la Barbe bleue avoit un cœur plus dur qu'un rocher. Il faut mourir, madame, lui dit-il,

& tout - à - l'heure. Puisqu'il faut mourir ,
répondit-elle , en le regardant les yeux baignés
de larmes , donnez-moi un peu de temps pour
prier Dieu. Je vous donne un demi quart-
d'heure , reprit la Barbe bleue , mais pas un
moment davantage. Lorsqu'elle fut seule ,
elle appela sa sœur , & lui dit : Ma sœur
Anne , car elle s'appeloit ainsi , monte , je
te prie , sur le haut de la tour , pour voir
si mes frères ne viennent point : ils m'ont
promis qu'ils me viendront voir aujourd'hui ;
& , si tu les vois , fais-leur signe de se hâter.
La sœur Anne monte sur le haut de la tour ;
& la pauvre affligée lui crioit de temps en
temps : *Anne , ma sœur Anne , ne vois-tu
rien venir ?* Et la sœur Anne lui répondoit :
*Je ne vois rien que le soleil qui poudroie ,
& l'herbe qui verdoie.* Cependant la Barbe
bleue , tenant un grand coutelas à sa main ,
crioit de toute sa force à sa femme : Des-
cends vite , ou je monterai là-haut. Encore
un moment , s'il vous plaît , lui répondit sa
femme ; & aussitôt elle crioit tout bas : *Anne ,
ma sœur Anne , ne vois-tu rien venir ?* Et
la sœur Anne répondoit : *Je ne vois rien
que le soleil qui poudroie , & l'herbe qui ver-
doie.* Descends donc vite , crioit la Barbe
bleue , ou je monterai là-haut. Je m'en vais ,

répondit la femme ; & puis elle crioit : *Anne ; ma sœur Anne , ne vois-tu rien venir ?* Je vois , répondit la sœur Anne , une grosse pouffière qui vient de ce côté-ci. — Sont-ce mes frères ? — Hélas non , ma sœur , je vois un troupeau de moutons. Ne veux-tu pas descendre , crioit la Barbe bleue ? Encore un petit moment , répondit la femme ; & puis elle crioit : *Anne , ma sœur Anne , ne vois-tu rien venir ?* Je vois , répondit-elle , deux cavaliers qui viennent de ce côté , mais ils sont bien loin encore. Dieu soit loué , s'écria-t-elle un moment après , ce sont mes frères ; je leur fais signe tant que je puis de se hâter. La Barbe bleue se mit à crier si fort , que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit , & alla se jeter à ses pieds toute éplorée & toute échevelée. Cela ne sert de rien , dit la Barbe bleue , il faut mourir ; puis la prenant d'une main par les cheveux , & de l'autre levant le coutelas en l'air , il alloit lui abattre la tête. La pauvre femme se tournant vers lui , & le regardant avec des yeux mourans , le pria de lui donner un petit moment pour se recueillir. Non , non , dit-il , recommande-toi bien à Dieu ; & levant son bras. Dans ce moment on heurta si fort à la porte , que la Barbe



Recommende - toi bien à Dieu ;



bleue s'arrêta tout court : on ouvrit , & aussitôt on vit entrer deux cavaliers qui , mettant l'épée à la main , coururent droit à la Barbe bleue. Il reconnut que c'étoient les frères de sa femme , l'un dragon , & l'autre mousquetaire , de sorte qu'il s'enfuit aussitôt pour se sauver ; mais les deux frères le poursuivirent de si près , qu'ils l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le perron. Ils lui passèrent leur épée au travers du corps , & le laissèrent mort. La pauvre femme étoit presque aussi morte que son mari , & n'avoit pas la force de se lever pour embrasser ses frères. Il se trouva que la Barbe bleue n'avoit point d'héritiers , & qu'ainsi sa femme demeura maîtresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa sœur Anne avec un jeune gentilhomme , dont elle étoit aimée depuis long-temps : une autre partie à acheter des charges de capitaines à ses deux frères ; & le reste à se marier elle-même à un fort honnête homme , qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avoit passé avec la Barbe bleue.

MORALITÉ.

LA curiosité, malgré tous ses attraits ,
 Coûte souvent bien des regrets !
 On en voit tous les jours mille exemples paroître.
 C'est, n'en déplaise au sexe, un plaisir bien léger :
 Dès qu'on le prend, il cesse d'être ;
 Et toujours il coûte trop cher.

AUTRE MORALITÉ.

POUR peu qu'on ait l'esprit sensé,
 Et que du monde on fache le grimoire,
 On voit bientôt que cette histoire
 Est un conte du temps passé.
 Il n'est plus d'époux si terrible,
 Ni qui demande l'impossible :
 Fût-il mal content & jaloux,
 Près de sa femme on le voit filer doux,
 Et de quelque couleur que sa barbe puisse être,
 On a peine à juger qui des deux est le maître :



La Barbe-Bleue

CONTE.

Charles Perrault - Édition 1902 - source : [wikisource](#)

Texte établi par Pierre Féron (chanoine), Casterman, 1902 (p. 7-11).

Il était une fois un homme qui avait de belles maisons à la ville et à la campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles en broderies, et des carrosses tout dorés. Mais, par malheur, cet homme avait la barbe bleue : cela le rendait si laid et si terrible, qu'il n'était personne qui ne s'enfuît de devant lui.

Une de ses voisines, dame de qualité, avait deux filles. Il lui en demanda une en mariage. Elles n'en voulaient point toutes deux, ne pouvant se résoudre à prendre un homme qui eût la barbe bleue. Ce qui les dégoûtait encore, c'est qu'il avait déjà épousé plusieurs femmes, et qu'on ne savait ce que ces femmes étaient devenues.

La Barbe-Bleue, pour faire connaissance, les mena, avec leur mère et trois ou quatre de leurs meilleures amies à une de ses maisons de campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'étaient que promenades, que parties de chasse et de pêche, que danses et festins, que collations : enfin tout alla si bien que la cadette commença à trouver que le maître du logis était un fort honnête homme. Dès qu'on fut de retour à la ville, le mariage se conclut.

Au bout d'un mois, la Barbe-Bleue dit à sa femme qu'il était obligé de faire un voyage en province, de six semaines au moins, pour une affaire de conséquence ; qu'il la priait de se bien divertir pendant son absence ; qu'elle fît venir ses bonnes amies ; qu'elle les menât à la campagne, si elle voulait ; que partout elle fît bonne chère. « Voilà, lui dit-il, les clefs des deux grands garde-

meubles ; voilà celles de la vaisselle d'or et d'argent, qui ne sert pas tous les jours ; voilà celles de mes coffres-forts où est mon or et mon argent ; celles des cassettes où sont mes pierreries, et voilà le passe-partout de tous les appartements. Pour cette petite clef-ci, c'est la clef du cabinet au bout de la grande galerie de l'appartement bas : ouvrez tout, allez partout ; mais, pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer, et je vous le défends de telle sorte que, s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. »

Elle promit d'observer exactement tout ce qui lui venait d'être ordonné, et lui monte dans son carrosse, et part pour son voyage.

Les voisines et les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât quérir pour aller chez la jeune mariée, tant elles avaient d'impatience de voir toutes les richesses de sa maison, n'ayant osé y venir pendant que le mari y était, à cause de sa barbe bleue, qui leur faisait peur. Les voilà aussitôt à parcourir les chambres, les cabinets, les garde-robes, toutes plus belles et plus riches les unes que les autres. Elles montèrent ensuite aux garde-meubles, où elles ne pouvaient assez admirer le nombre et la beauté des tapisseries, des lits, des sofas des cabinets, des guéridons, des tables et des miroirs où l'on se voyait depuis les pieds jusqu'à la tête, et dont les bordures, les unes de glace, les autres d'argent et de vermeil doré, étaient les plus belles et les plus magnifiques qu'on eût jamais vues. Elles ne cessaient d'exagérer et d'envier le bonheur de leur amie, qui, cependant, ne se divertissait point à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avait d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas.

Elle fut si pressée de sa curiosité, que, sans considérer qu'il était malhonnête de quitter sa compagnie, elle y descendit par un petit escalier dérobé, et avec tant de précipitation qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois. Étant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, songeant à la défense que son

mari lui avait faite, et considérant qu'il pourrait lui arriver malheur d'avoir été désobéissante ; mais la tentation était si forte, qu'elle ne put la surmonter : elle prit donc la petite clef, et ouvrit en tremblant la porte du cabinet.

D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étaient fermées. Après quelques moments, elle commença à voir que le plancher était tout couvert de sang caillé, et que, dans ce sang, se miraient les corps de plusieurs femmes mortes et attachées le long des murs : c'était toutes les femmes que la Barbe-Bleue avait épousées, et qu'il avait égorgées l'une après l'autre. Elle pensa mourir de peur, et la clef du cabinet qu'elle venait de retirer de la serrure, lui tomba de la main.

Après avoir un peu repris ses sens, elle ramassa la clef, referma la porte, et monta à sa chambre pour se remettre un peu ; mais elle n'en pouvait venir à bout, tant elle était émue.

Ayant remarqué que la clef du cabinet était tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois ; mais le sang ne s'en allait point : elle eut beau la laver, et même la frotter avec du sablon et avec du grès, il demeura toujours du sang, car la clef était fée, et il n'y avait pas moyen de la nettoyer tout à fait : quand on ôtait le sang d'un côté, il revenait de l'autre.

La Barbe-Bleue revint de son voyage dès le soir même, et dit qu'il avait reçu des lettres, dans le chemin, qui lui avaient appris que l'affaire pour laquelle il était parti venait d'être terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle était ravie de son prompt retour.

Le lendemain, il lui demanda les clefs ; et elle les lui donna, mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'était passé. « D'où vient, lui dit-il, que la clef du cabinet n'est point avec les autres ? — Il faut, dit-elle, que je l'aie laissée là-haut sur ma table. — Ne manquez pas, dit la Barbe-Bleue, de me la donner tantôt. »

Après plusieurs remises, il fallut apporter la clef. La Barbe-Bleue, l'ayant considérée, dit à sa femme : Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef ? — Je n'en sais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort. — Vous n'en savez rien ! reprit la Barbe-Bleue ; je le sais bien, moi. Vous avez voulu entrer dans le cabinet ! Eh bien, madame, vous y entrerez et irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez vues.

Elle se jeta aux pieds de son mari en pleurant, et en lui demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir, de n'avoir pas été obéissante. Elle aurait attendri un rocher, affligée comme elle était ; mais la Barbe-Bleue avait le cœur plus dur qu'un rocher. « Il faut mourir, madame, lui dit-il, et tout à l'heure. — Puisqu'il faut mourir, répondit-elle, en le regardant les yeux baignés de larmes, donnez-moi un peu de temps pour prier Dieu. — Je vous donne un demi-quart d'heure, reprit la Barbe-Bleue ; mais pas un moment davantage. »

Lorsqu'elle fut seule, elle appela sa sœur, et lui dit : Ma sœur Anne, car elle s'appelait ainsi, monte, je te prie, sur le haut de la tour pour voir si mes frères ne viennent point ; ils m'ont promis qu'ils me viendraient voir aujourd'hui ; et, si tu les vois, fais-leur signe de se hâter. — La sœur Anne monta sur le haut de la tour ; et la pauvre affligée lui criait de temps en temps : Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? — Et la sœur Anne lui répondait : Je ne vois rien que le soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie.

Cependant la Barbe Bleue, tenant un grand coutelas à sa main, criait de toute sa force à sa femme : Descends vite, ou je monterai là-haut. — Encore un moment, s'il vous plaît, lui répondait sa femme ; et aussitôt elle criait tout bas : Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? — Et la sœur Anne répondait : Je ne vois rien que le soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie.

Descends donc vite, criait la Barbe-Bleue, ou je monterai là-haut. — Je m'en vais, répondait la femme ; et puis elle criait : Anne, ma sœur Anne ne vois-tu

rien venir ? — Je vois, répondit la sœur Anne, une grosse poussière qui vient de ce côté-ci... — Sont-ce mes frères ? — Hélas ! non, ma sœur : c'est un troupeau de moutons...

Ne veux tu pas descendre ? criait la Barbe-Bleue — Encore un moment, répondait sa femme ; et puis elle criait : Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? — Je vois, répondit-elle, deux cavaliers qui viennent de ce côté-ci, mais ils sont bien loin encore... Dieu soit loué ! s'écria-t-elle un moment après ; ce sont mes frères. Je leur fais signe tant que je puis de se hâter.

La Barbe-Bleue se mit à crier si fort que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit, et alla se jeter à ses pieds tout éplorée et tout échevelée. « Cela ne sert de rien, dit la Barbe-Bleue ; il faut mourir. » Puis, la prenant d'une main par les cheveux, et de l'autre levant le coutelas en l'air, il allait lui abattre la tête. La pauvre femme, se tournant vers lui, et le regardant avec des yeux mourants, le pria de lui donner un petit moment pour se recueillir. « Non, non, dit-il, recommande-toi bien à Dieu ; » et, levant son bras...

Dans ce moment, on heurta si fort à la porte que la Barbe-Bleue s'arrêta tout court. On ouvrit, et aussitôt on vit entrer deux cavaliers, qui mettant l'épée à la main, coururent droit à la Barbe-Bleue. Il reconnut que c'était les frères de sa femme, l'un dragon et l'autre mousquetaire, de sorte qu'il s'enfuit aussitôt pour se sauver ; mais les deux frères le poursuivirent de si près qu'ils l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le perron. Ils lui passèrent leur épée au travers du corps, et le laissèrent mort.

La pauvre femme était presque aussi morte que son mari, et n'avait pas la force de se lever pour embrasser ses frères.

Il se trouva que la Barbe-Bleue n'avait point d'héritiers et qu'ainsi sa femme demeura maîtresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa

sœur avec un gentilhomme, une autre partie à acheter des charges de capitaines à ses deux frères, et le reste à se marier elle-même à un fort honnête homme, qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avait passé avec la Barbe-Bleue.

LA BARBE BLEÛE

version originale 1697 - source : [wikisource](#)

Il estoit une fois un homme qui avoit de belles maisons à la ville et à la campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles en broderies, et des carosses tout dorez. Mais, par malheur, cet homme avoit la barbe bleüe : cela le rendoit si laid et si terrible qu'il n'estoit ni femme ni fille qui ne s'enfuit de devant luy. Une de ses voisines, dame de qualité, avoit deux filles parfaitement belles. Il luy en demanda une en mariage, et luy laissa le choix de celle qu'elle voudroit luy donner. Elles n'en vouloient point toutes deux, & se le renvoyoient l'une à l'autre, ne pouvant se resoudre à prendre un homme qui eut la barbe bleüe. Ce qui les dégoûtoit encore, c'est qu'il avoit déjà épousé plusieurs femmes, & qu'on ne sçavoit ce que ces femmes estoient devenuës. La Barbe-Bleue, pour faire connoissance, les mena, avec leur mere & trois ou quatre de leurs meilleures amies & quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'estoit que promenades, que parties de chasse & de pesche, que danses & festins, que collations : on ne dormoit point, & on passoit toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres ; enfin tout alla si bien que la cadette commença à trouver que le maistre du logis n'avoit plus la barbe si bleüe, & que c'estoit un fort honneste homme. Dés qu'on fust de retour à la ville, le mariage se conclut. Au bout d'un mois, la Barbe-Bleüe dit à sa femme qu'il estoit obligé de faire un voyage en Province, de six semaines au moins, pour une affaire de consequence ; qu'il la prioit de se bien divertir pendant son absence, qu'elle fist venir ses bonnes amies, qu'elle les menast à la Campagne, si elle vouloit, que partout elle fit bonne chere : Voilà, luy dit-il, les clefs des deux grands gardemeubles ; voilà celles de la vaisselle d'or & d'argent, qui ne sert pas tous les jours ; voilà celles de mes coffres forts, où est mon or & mon argent, celles des cassettes où sont mes pierreries, et voilà le passe-partout de tous les appartemens. Pour cette

petite clef-cy, c'est la clef du cabinet au bout de la grande galerie de l'appartement bas : ouvrez tout, allez par tout, mais, pour ce petit cabinet, je vous deffens d'y entrer, & je vous le deffens de telle sorte que, s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colere. Elle promit d'observer exactement tout ce qui luy venoist d'estre ordonné : & luy, après l'avoir embrassée, il monte dans son carosse, & part pour son voyage. Les voisines & les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyast querir pour aller chez la jeune Mariée, tant elles avoient d'impatience de voir toutes les richesses de sa Maison, n'ayant osé y venir pendant que le Mari y estoit, à cause de sa Barbe bleuë, qui leur faisoit peur. Les voilà aussi tost à parcourir les chambres, les cabinets, les garderobes, toutes plus belles & plus riches les unes que les autres. Elles monterent ensuite aux gardemeubles, où elles ne pouvoient assez admirer le nombre & la beauté des tapisseries, des lits, des sofas, des cabinets, des gueridons, des tables & des miroirs où l'on se voyoit depuis les pieds jusqu'à la teste, & dont les bordures, les unes de glace, les autres d'argent & de vermeil doré, estoient les plus belles et les plus magnifiques qu'on eut jamais veuës : Elles ne cessoient d'exagerer et d'envier le bonheur de leur amie, qui, cependant, ne se divertissoit point à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avoit d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas. Elle fut si pressée de sa curiosité que, sans considerer qu'il estoit malhonneste de quitter sa compagnie, elle y descendit par un petit escalier dérobé, & avec tant de précipitation qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois. Estant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arresta quelque temps, songeant à la deffense que son Mari luy avoit faite, & considerant qu'il pourroit luy arriver malheur d'avoir esté desobéissante ; mais la tentation estoit si forte qu'elle ne put la surmonter : elle prit donc la petite clef, et ouvrit en tremblant la porte du cabinet. D'abord elle ne vit rien, parce que les fenestres estoient fermées ; après quelques momens, elle commença à voir que le plancher estoit tout couvert de sang caillé, dans lequel se miroient les corps de plusieurs femmes mortes, & attachées le

long des murs (c'estoit toutes les femmes que la Barbe-bleuë avoit épousées & qu'il avoit égorgées l'une après l'autre). Elle pensa mourir de peur, & la clef du cabinet, qu'elle venoit de retirer de la serrure, luy tomba de la main : après avoir un peu repris ses esprits, elle ramassa la clef, referma la porte, & monta à sa chambre pour se remettre un peu, mais elle n'en pouvait venir à bout, tant elle estoit émeüe. Ayant remarqué que la clef du cabinet estoit tachée de sang, elle l'essuia deux ou trois fois ; mais le sang ne s'en alloit point ; elle eut beau la laver, & mesme la frotter avec du sablon & avec du grais, il y demeura toûjours du sang, car la clef estoit Fée, & il n'y avoit pas moyen de la nettoyer tout à fait : quand on ôtoit le sang d'un costé, il revenoit de l'autre. La Barbe-bleuë revint de son voyage dès le soir mesme, & dit qu'il avoit receu des lettres dans le chemin, qui luy avoient appris que l'affaire pour laquelle il estoit parti, venoit d'estre terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle estoit ravie de son prompt retour. Le lendemain, il luy redemanda les clefs ; & elle les luy donna, mais d'une main si tremblante qu'il devina sans peine tout ce qui s'estoit passé. D'où vient, luy dit-il, que la clef du cabinet n'est point avec les autres : il faut, dit-elle, que je l'aye laissée là-haut sur ma table. Ne manquez pas, dit la Barbe bleuë, de me la donner tantost ; après plusieurs remises il falut apporter la clef. La Barbe bleuë l'ayant considerée, dit à sa femme, pourquoy y a-t-il du sang sur cette clef ? je n'en sçais rien, répondit la pauvre femme, plus pasle que la mort : Vous n'en sçavez rien ! reprit la Barbe bleuë, je le sçay bien, moy, vous avez voulu entrer dans le cabinet ? Hé bien, Madame, vous y entrez, & irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez veuës. Elle se jetta aux pieds de son mari en pleurant & en luy demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir de n'avoir pas esté obëissante. Elle auroit attendri un rocher, belle & affligée comme elle estoit ; mais la Barbe bleuë avoit le cœur plus dur qu'un rocher : Il faut mourir, Madame, luy dit-il, & tout à l'heure. Puis qu'il faut mourir, répondit-elle, en le regardant les yeux baignez de larmes, donnez moy un peu de temps pour prier Dieu. Je vous donne

un demy-quart d'heure, reprit la Barbe bleuë, mais pas un moment davantage. Lorsqu'elle fut seule, elle appella sa sœur, & luy dit, ma sœur Anne (car elle s'appelloit ainsi), monte je te prie sur le haut de la Tour, pour voir si mes freres ne viennent point, ils m'ont promis qu'ils me viendroient voir aujourd'huy, & si tu les vois, fais-leur signe de se hâter. La sœur Anne monta sur le haut de la tour ; et la pauvre affligée luy crioit de temps en temps, *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir*. Et la sœur Anne luy répondoit, *je ne vois rien que le soleil qui poudroye et l'herbe qui verdoye*. Cependant, la Barbe bleüe tenant un grand coutelas à sa main, crioit de toute sa force à sa femme, descens viste, où je monteray là-haut. Encore un moment, s'il vous plait, luy répondit sa femme, & aussi tost elle crioit tout bas. *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir*, & la sœur Anne, répondoit, *je ne vois rien que le soleil qui poudroye et l'herbe qui verdoye*. Descens donc viste, crioit la Barbe bleuë, ou je monteray là-haut. Je m'en vais, répondoit sa femme ; & puis elle crioit *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir*. Je vois, répondit la sœur Anne, une grosse poussiere qui vient de ce costé-cy. Sont-ce mes freres ? Helas ! non, ma sœur : c'est un Troupeau de Moutons. Ne veux-tu pas descendre, crioit la Barbe bleuë. Encore un moment répondoit sa femme, & puis elle crioit, *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir*. Je vois, répondit-elle, deux Cavaliers qui viennent de ce costé-cy, mais ils sont bien loin encore : Dieu soit loué, s'écria-t-elle un moment après, ce sont mes freres ; je leur fais signe tant que je puis de se haster. La Barbe bleüe se mit à crier si fort que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit, & alla se jeter à ses pieds toute éplorée & toute échevelée : cela ne sert de rien, dit la Barbe bleuë, il faut mourir ; puis, la prenant d'une main par les cheveux, & de l'autre levant le coutelas en l'air, il alloit luy abattre la teste. La pauvre femme se tournant vers luy, & le regardant avec des yeux mourans, le pria de luy donner un petit moment pour se recueillir : Non, non, dit-il, & recommande-toy bien à Dieu » ; & levant son bras... Dans ce moment, on heurta si fort à la porte que la Barbe bleuë s'arresta tout court : on ouvrit, et aussi tost on vit entrer deux

Cavaliers, qui mettant l'épée à la main, coururent droit à la Barbe bleüe. Il reconnut que c'étoit les freres de sa femme, l'un Dragon & l'autre Mousquetaire, de sorte qu'il s'enfuit aussi-tost pour se sauver ; mais les deux freres le poursuivirent de si près qu'ils l'attraperent avant qu'il pust gagner le perron : Ils luy passerent leur épée au travers du corps, & le laisserent mort. La pauvre femme estoit presque aussi morte que son Mari, & n'avoit pas la force de se lever pour embrasser ses freres. Il se trouva que la Barbe bleüe n'avoit point d'heritiers, & qu'ainsi sa femme demeura maîtresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa sœur Anne avec un jeune Gentilhomme dont elle estoit aimée depuis long-temps, une autre partie à acheter des Charges de Capitaine à ses deux freres, & le reste à se marier elle-mesme à un fort honneste homme, qui luy fit oublier le mauvais temps qu'elle avoit passé avec la Barbe bleüe.

MORALITÉ

*La curiosité, malgré tous ses attraits,
Couste souvent bien des regrets ;
On en voit, tous les jours, mille exemples paroistre.
C'est, n'en déplaise au sexe, un plaisir bien leger.
Dés qu'on le prend, il cesse d'estre.
Et toûjours il couste trop cher.*

AUTRE MORALITÉ

*Pour peu qu'on ait l'esprit sensé
Et que du monde on sçache le grimoire,*

*On voit bien tost que cette histoire
Est un conte du temps passé.
Il n'est plus d'Epoux si terrible,
Ny qui demande l'impossible,
Fût-il mal-content & jaloux.
Prés de sa femme on le voit filer doux ;
Et, de quelque couleur que sa barbe puisse estre,
On a peine à juger qui des deux est le maistre.*